

*Au poète impeccable
au parfait magicien ès lettres françaises
à mon très-cher et très-vénéré
maitre et ami
Théophile Gautier
avec les sentiments
de la plus profonde humilité
je dédie ces fleurs malades*

C. B.

UNE CHAROGNE

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux:
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint;

Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s'épanouir.
La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir.

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague,
Ou s'élançait en pétillant;
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,
Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique,
Comme l'eau courante et le vent,
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique
Agite et tourne dans son van.

Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,
Une ébauche lente à venir,
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir.

Derrière les rochers une chienne inquiète
Nous regardait d'un œil fâché,
Épiant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'elle avait lâché.

-Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion!

Oui! Telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses.
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés!

UNA CARROÑA

Recuerda, alma, el objeto que esta dulce mañana
de verano hemos contemplado:
al torcer de un sendero una carroña infame
en un cauce lleno de guijas,

con las piernas al aire, cual lúbrica mujer,
ardiente y sudando venenos,
abría descuidada y cínica su vientre
lleno todo de exhalaciones.

Irradiaba sobre esta podredumbre el sol, como
para cocerla al punto justo,
y devolver el céntuplo a la Naturaleza
lo que reunido ella juntaba;

y el cielo contemplaba la osamenta soberbia
lo mismo que una flor abrirse.
Tan fuerte era el hedor que creíste que fueras
sobre la hierba a desmayarte.

Los insectos zumbaban sobre este vientre pútrido,
del que salían negras tropas
de larvas, que a lo largo de estos vivos jirones
-espeso líquido- fluían.

Todo igual- que una ola subía o descendía,
o en burbujas se remontaba;
diríase que el cuerpo, de un vago soplo hinchado
multiplicándose vivía.

Prodigaba a este mundo una música extraña,
cual viento y cual agua corriente,
o el grano que en su arnero con movimiento rítmico
un cribador mueve y agita.

Las formas se borraban y no eran más que un sueño,
un bosquejo lento en llegar,
en la tela olvidada, y que acaba el artista
únicamente por el recuerdo.

Detrás de los roquedos una perra nerviosa
como irritada nos miraba,
esperando coger nuevamente el pedazo
del esqueleto que dejó.

-¡Y serás sin embargo igual que esta inmundicia,
igual que esta horrible infección,
tú, mi pasión y mi ángel, la estrella de mis ojos,
y el sol de mi naturaleza!

¡Sí! Así serás, oh reina de las gracias, después
de los últimos sacramentos,
cuando a enmohecerte vayas bajo hierbas y flores
en medio de las osamentas.

¡Entonces, oh mi hermosa, le dirás al gusano
que con besos te comerá,
que he guardado la esencia y la forma divina
de mis amores descompuestos!

XCV

LE CRÉPUSCULE DU SOIR

Voici le soir charmant, ami du criminel;
Il vient comme un complice, à pas de loup; le ciel
Se ferme lentement comme une grande alcôve,
Et l'homme impatient se change en bête fauve.

O soir, aimable soir, désiré par celui
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire: Aujourd'hui
Nous avons travaillé! - C'est le soir qui soulage
Les esprits que dévore une douleur sauvage,
Le savant obstiné dont le front s'alourdit.
Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit.
Cependant des démons malsains dans l'atmosphère
S'éveillent lourdement, comme des gens d'affaire,
Et cognent en volant les volets et l'auvent.
A travers les lueurs que tourmente le vent

La Prostitution s'allume dans les rues;
Comme une fourmilière elle ouvre ses issues;
Partout elle se fraye un occulte chemin,
Ainsi que l'ennemi qui tente un coup de main;
Elle remue au sein de la cité de fange
Comme un ver qui dérobe à l'Homme ce qu'il mange.
On entend çà et là les cuisines siffler,
Les théâtres glapir, les orchestres ronfler;
Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices,
S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs complices,
Et les voleurs, qui n'ont ni trêve ni merci,
Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi,
Et forcer doucement les portes et les caisses
Pour vivre quelques jours et vêtir leurs maîtresses.

Recueille-toi, mon âme, en ce grave moment,
Et ferme ton oreille à ce rugissement.
C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent!
La sombre Nuit les prend à la gorge; ils finissent
Leur destinée et vont vers le gouffre commun;
L'hôpital se remplit de leurs soupirs. - Plus d'un
Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,
Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.

Encore la plupart n'ont-ils jamais connu
La douceur du foyer et n'ont jamais vécu!

XCV

EL CREPÚSCULO VESPERTINO

Ved la encantada noche, amiga del malvado;
como una cómplice a paso de lobo, viene; el cielo
como una gran alcoba lentamente se cierra,
e impaciente se trueca en una fiera el hombre.

¡Oh noche, amable noche, deseada por ésos
cuyos brazos bien pueden decir: «¡Hoy trabajamos!»
y es la pura verdad. Es la noche que calma
las almas devoradas por un dolor salvaje,
el obstinado sabio cuya frente se abruma,
y el obrero curvado que retoma su lecho.
Mientras tanto malignos demonios en la atmósfera
se despiertan pesados, cual hombres de negocios,
y volando golpean postigos y buhardillas.
A través de las luces que el viento zarandea

es la Prostitución quien se enciende en las calles;
igual que un hormiguero se va abriendo salidas;
un oculto camino desbroza en todas partes,
igual que un enemigo que intenta una emboscada;
se remueve en el seno de la ciudad de fango
cual gusano que al Hombre lo que come le roba.
Aquí y allá se escucha silbar a las cocinas,
gruñir a los teatros, zumbar a las orquestas;
las mesas, de las cuales el juego es la delicia,
se llenan de busconas y tahúres, sus cómplices,
y los ladrones van sin clemencia ni tregua,
pronto van a empezar, también ellos su oficio,
y a forzar suavemente las puertas y las cajas
y vivir unos días y vestir a su amante.

Recógete, alma mía, en este instante grave
y cierra tus oídos a este rugido. ¡Es la hora
que encona el sufrimiento de los que están enfermos!.
La Noche los agarra por el cuello; terminan
su destino y se van a la fosa común;
el hospital se llena de suspiros. -Más de uno
no volverá a buscar una sopa olorosa,
junto al fuego, a la noche, cerca de un alma amada.

¡La mayoría aún no ha conocido nunca
el dulzor del hogar, y no ha vivido nunca!

CIII

LE CRÉPUSCULE DU MATIN

La diane chantait dans les cours des casernes,
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.

C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants
Tord sur leurs oreilles les bruns adolescents;
Où, comme un oeil sanglant qui palpite et qui bouge,
La lampe sur le jour fait une tache rouge;
Où l'âme, sous le poids du corps revêche et lourd,
Imite les combats de la lampe et du jour.
Comme un visage en pleurs que les brises essuient,
L'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient,
Et l'homme est las d'écrire et la femme d'aimer.

Les maisons çà et là commençaient à fumer.
Les femmes de plaisir, la paupière livide,
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide;
Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids,
Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts.
C'était l'heure où parmi le froid et la lésine
S'aggravent les douleurs des femmes en gésine;
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux
Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux; Une mer de brouillards baignait les édifices,
Et les agonisants dans le fond des hospices Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.
Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux.
L'aurore grelottante en robe rose et verte S'avavançait lentement sur la Seine déserte, Et le
sombre Paris, en se frottant les yeux, Empoignait ses outils, vieillard laborieux.

CIII

CREPÚSCULO MATUTINO

Cantaba la diana dentro de los cuarteles,
y el viento matinal soplabá en las linternas.

Era cuando el enjambre de maléficos sueños
en su almohada retuerce al bruno adolescente;
y, tal ojo sangrante que palpita y se agita,
sobre el día la lámpara pone un manchón de rojo;
y el alma, bajo el peso del cuerpo áspero y torpe,
imita los combates entre el día y la lámpara.
Como un rostro lloroso que las brisas enjugan,
el aire se estremece con las cosas que huyen,
y el hombre está cansado de escribir, y de amar la mujer.

A humear comenzaban las casas,
las mujeres airadas, con los párpados lívidos,

la boca abierta, un sueño de estupidez dormían.
Las pobres, arrastrando sus fríos senos flácidos,
soplaban en las brasas y en sus dedos soplaban.
Esa hora en la cual entre frío y miseria,
se agravan los dolores de la mujer que pare;
tal sollozo cortado por la sangre espumosa
los gallos a lo lejos desgarraban la bruma.
Bañaba los inmuebles una mar de neblina,
y los agonizantes en hondos hospitales
daban su estertor último en hipidos confusos.
Por sus tareas rotos volvían los noctámbulos.

Tiritando la aurora con traje rosa y verde
lentamente avanzaba por el Sena desierto,
y el sombrío París, frotándose los ojos,
anciano laborioso, su herramienta empuñaba.

CII

RÊVE PARISIEN

A Constantin Guys.

I

De ce terrible paysage,
Tel que jamais mortel n'en vit,
Ce matin encore l'image,
Vague et lointaine, me ravit.

Le sommeil est plein de miracles!
Par un caprice singulier
J'avais banni de ces spectacles
Le végétal irrégulier,

Et, peintre fier de mon génie,
Je savourais dans mon tableau
L'enivrante monotonie
Du métal, du marbre et de l'eau.

Babel d'escaliers et d'arcades,
C'était un palais infini,
Plein de bassins et de cascades
Tombant dans l'or mat ou bruni;

Et des cataractes pesantes,
Comme des rideaux de cristal,
Se suspendaient, éblouissantes,
A des murailles de métal.

Non d'arbres, mais de colonnades
Les étangs dormants s'entouraient,
On de gigantesques naïades,
Comme des femmes, se miraient.

Des nappes d'eau s'épanchaient, bleues,
Entre des quais roses et verts,
Pendant des millions de lieues,
Vers les confins de l'univers;

C'étaient des pierres inouïes
Et des flots magiques; c'étaient
D'immenses glaces éblouies
Par tout ce qu'elles reflétaient!

Insoucians et taciturnes,
Des Ganges, dans le firmament,
Versaient le trésor de leurs urnes
Dans des gouffres de diamant.

Architecte de mes féeries,
je faisais, à ma volonté,
Sous un tunnel de pierreries
Passer un océan dompté;

Et tout, même la couleur noire,
Semblait fourbi, clair, irisé;
Le liquide enchâssait sa gloire
Dans le rayon cristallisé.

Nul astre d'ailleurs, nuls vestiges
De soleil, même au bas du ciel,
Pour illuminer ces prodiges,
Qui brillaient d'un feu personnel!

Et sur ces mouvantes merveilles
Planait (terrible nouveauté!
Tout pour l'oeil, rien pour les oreilles!)
Un silence d'éternité.

II

En rouvrant mes yeux pleins de flamme
J'ai vu l'horreur de mon taudis,
Et senti, rentrant dans mon âme,
La pointe des soucis maudits;

La pendule aux accents funèbres
Sonnait brutalement midi,
Et le ciel versait des ténèbres
Sur le triste monde engourdi.

CII

SUEÑO PARISINO

A Constantin Guys.

De este paisaje tan terrible,
como jamás mortal ha visto,
la imagen aún esta mañana,
vaga y lejana, me embelesa.

¡Los milagros llenan el sueño!
Por un capricho bien extraño
desterré de estos espectáculos
al vegetal irregular,

y, pintor por mi genio altivo,
en mi cuadro saboreaba
la embriagante monotonía
del agua, el mármol y el metal.

Babel de arcadas y escaleras,
era un palacio sin confines,
lleno de estanques y cascadas
sobre el oro mate y bruñido;

y unas pesadas cataratas,
como cortinas cristalinas,
se derramaban relucientes,
sobre metálicas murallas.

De árboles no, de columnatas
se rodeaban los estanques,
donde náyades gigantescas,
se contemplaban cual mujeres.

Se abrían lienzos de agua, azules,
entre diques verdes y rosas,
durante millones de leguas,
hacia el confín del universo;

había piedras inauditas
y flujos mágicos;
había grandes espejos deslumbrantes
por todo lo que reflejaban.

Taciturnos e indiferentes
Ganges, vertían en los cielos
los tesoros que hay en sus urnas
en precipicios de diamante.

Arquitecto de mis hechizos,
hacía yo a mi voluntad,
bajo un'túnel de pedrería
pasar un domado océano;

y todo, incluso el color negro
parecía claro y luciente;
susurraba su gloria el liquido
en un rayo cristalizado.

Ningún astro, ningún vislumbre
de sol, incluso bajo el cielo
que iluminara estos prodigios:
¡con luz propia resplandecían!

Y sobre este esplendor movable
volaba (¡horrenda novedad!,
¡nada al oído, todo al ojo!)
el gran silencio de lo eterno.

II

Y abriendo mis ojos ardientes
yo vi el horror de mi tugurio
y sentí que mi alma volvían
a punzar cuidados malditos;

el reloj con acentos fúnebres
las doce daba brutalmente,
y el cielo sombras derramaba
mundo triste y embotado.

VI

LES PHARES

Rubens, fleuve d'oubli, jardin de la paresse,
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,
Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse,
Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer;

Léonard de Vinci, miroir profond et sombre,
Où des anges charmants, avec un doux souris
Tout chargé de mystère, apparaissent à l'ombre
Des glaciers et des pins qui ferment leur pays;

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures,
Et d'un grand crucifix décoré seulement,
Où a prière en pleurs s'exhale des ordures,
Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement;

Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules
Se mêler à des Christs, et se lever tout droits
Des fantômes puissants qui dans les crépuscules
Déchirent leur suaire en étirant leurs doigts;

Colères de boxeur, impudences de faune,
Toi qui sus ramasser la beauté des goujats,
Grand coeur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune,
Puget, mélancolique empereur des forçats;

Watteau, ce carnaval où bien des coeurs illustres,
Comme des papillons, errent en flamboyant,
Décors frais et légers éclairés par des lustres
Qui versent la folie à ce bal tournoyant;

Goya, cauchemar plein de choses inconnues,
De foetus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,
De vieilles au miroir et d'enfants toutes nues,
Pour tenter les démons ajustant bien leurs bas;

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,
Ombragé par un bois de sapins toujours vert,
Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
Passent, comme un soupir étouffé de Weber;

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces *Te Deum*,
Sont un écho redit par mille labyrinthes;
C'est pour les coeurs mortels un divin opium!

C'est un cri répété par mille sentinelles,
Un ordre renvoyé par mille porte-voix;
C'est un phare allumé sur mille citadelles,
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois!

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité!

VI

LOS FAROS

Rubens, río de olvido, jardín de la pereza,
fresca almohada de carne, donde amar no se puede,
pero la vida afluye y sin tregua se agita,
como el aire en el cielo, y la mar en la mar;

Leonardo da Vinci, sombrío y hondo espejo
en que hechiceros ángeles con su dulce sonrisa
cargada de misterio, se muestran en la sombra
de glaciares y pinos que cierran sus países;

Rembrandt, triste hospital de murmullos preñado,
solamente adornado por un gran crucifijo,
donde en llanto se exhala la oración del estiércol,
y que un rayo de invierno bruscamente atraviesa;

Miguel Ángel, lugar incierto en que los Hércules
se mezclan a los Cristos, y donde en pie se alzan
fantasmas poderosos que al llegar el crepúsculo
con los dedos crispados desgarran su mortaja;

iras de boxeador, impudores de fauno,
tú que supiste ver la belleza canalla,
pecho hinchado de orgullo, hombre amarillo y débil,
Puget, de los forzados melancólico rey;

Watteau, ese carnaval donde pechos ilustres
como las mariposas, resplandeciendo vuelan,
ligeros decorados alumbrados por lámparas
que la locura vierten sobre el baile que gira;

Goya, la pesadilla de ignotas cosas llenas,
fetos que se cocinan en medio del sabbat,
viejas ante el espejo, niñas todas desnudas,
que las medias se ajustan tentando a los demonios;

Delacroix, sanguinoso lago de ángeles malos,
por un bosque de abetos siempre verdes umbrío,
donde extrañas fanfarrias, bajo un cielo de pena
cruzan, como un suspiro sofocado de Weber;

estas blasfemias, estas maldiciones y quejas
estos éxtasis, gritos, llantos, estos *Te Deum*,
son un eco que mil laberintos repiten;
¡del corazón mortal son un opio divino!.

¡Es, por mil centinelas un grito renovado,
una orden que mil pregoneros propagan
es un faro encendido sobre mil ciudadelas,
grito de cazadores en la selva perdidos!

¡Pues, Señor, es sin duda el mejor testimonio
que podríamos dar de nuestra dignidad,
este ardiente sollozo que por los siglos rueda,
y que muere en el borde de vuestro ser eterno!

XCIII

A UNE PASSANTE

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son oeil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit! -Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?

Ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! *jamais* peut-être!
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!

XCIII

A UNA TRANSEÚNTE

Aullaba en torno mío la calle. Alta, delgada,
de riguroso luto y dolor soberano,
una mujer pasó; con mano fastuosa
levantando el festón y el dobladillo al vuelo;

ágil y noble, con su estatura de estatua.
Yo bebía crispado como un loco en sus ojos,
cielo lívido donde el huracán germina,
la dulzura que hechiza y el placer que da muerte.

¡Un relámpago!... ¡Luego la noche! - Fugitiva
beldad cuya mirada renacer me hizo al punto,
¿sólo en la eternidad podré verte de nuevo?

¡En otro sitio, lejos, muy tarde, acaso *nunca*!
Pues no sé a dónde huyes, ni sabes dónde voy,
¡Tú, a quien yo hubiese amado! ¡Sí, tú, que lo supiste!

XXIII

LA CHEVELURE

O toison, moutonnant jusque sur l'encolure!
O boucles! O parfum chargé de nonchaloir!
Extase! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir!

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique!
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
Le mien, ô mon amour! nage sur ton parfum.

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats;
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève!
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts:

Un port retentissant où mon âme peut boire
A grands flots le parfum, le son et la couleur;
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé;
Et mon esprit subtil que le roulis caresse
Saura vous retrouver, ô féconde paresse!
Infinis bercements du loisir embaumé!

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond;
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues
je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron.

Longtemps! Toujours! Ma main dans ta crinière lourde
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde!
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde
Où je hume à longs traits le vin du souvenir?

XXIII

LA CABELLERA

¡Oh vellón que te encrespas hasta encima del cuello!
¡Oh bucles! ¡Oh perfume de indolencia cargado!
Para llenar, ¡oh éxtasis!, hoy esta alcoba oscura
de recuerdos que duermen en esta cabellera,
¡como un pañuelo quiero yo agitarla en el aire!

La languidez de Asia, los ardores de África,
todo un mundo lejano, ausente, casi muerto,
vive, ¡bosque aromático!, en tus profundidades.
Igual que otros espíritus en la música bogan,
el mío, ¡oh dulce amor!, en tu perfume nada.

Me iré lejos, a donde, llenos de savia, el árbol
y el hombre se extasían, bajo climas ardientes;
¡oh fuertes trenzas, sed la ola que me lleve!
Contiene tú, mar de ébano, un deslumbrante sueño
de velas, de remeros, de oriflamas, de mástiles:

Un puerto rumoroso en que bebe mi alma
a oleadas aromas, sonidos y colores;
y en donde los bajeles, flotando en muaré y oro,
abren sus vastos brazos para abrazar la gloria
de un cielo puro donde vibra el calor eterno.

Hundiré mi cabeza, de embriaguez amorosa
en este negro océano donde el otro se encierra;
y mi sutil espíritu que mece el balanceo
sabrà cómo encontraros, ¡oh pereza fecunda!
¡Infinitos arrullos del ocio embalsamado!

Pelo azul, pabellón de extendidas tinieblas,
del cielo inmenso y curvo, el azur me devuelves;
sobre la pelusilla de tus mechas rizadas
me embriago ardientemente con el mezclado aroma
del aceite de coco, del almizcle y la brea.

¡Largo tiempo! ¡Por siempre! Mi mano en tu melena
sembrará los rubíes, las perlas, los zafiros,
para que nunca sorda tú seas a mis ansias!
Pues, ¿no eres tú el oasis en que sueño, y el odre
del que aspiro a oleadas el vino del recuerdo?

XXIX

UNE CHAROGNE

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux:
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint;

Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s'épanouir.
La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir.

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague,
Ou s'élançait en pétillant;
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,
Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique,
Comme l'eau courante et le vent,
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique
Agite et tourne dans son van.

Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,
Une ébauche lente à venir,
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir.

Derrière les rochers une chienne inquiète
Nous regardait d'un œil fâché,
Épiant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'elle avait lâché.

-Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,

Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion!

Oui! Telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses.
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés!

XXIX

UNA CARROÑA

Recuerda, alma, el objeto que esta dulce mañana
de verano hemos contemplado:
al torcer de un sendero una carroña infame
en un cauce lleno de guijas,

con las piernas al aire, cual lúbrica mujer,
ardiente y sudando venenos,
abría descuidada y cínica su vientre
lleno todo de exhalaciones.

Irradiaba sobre esta podredumbre el sol, como
para cocerla al punto justo,
y devolver el céntuplo a la Naturaleza
lo que reunido ella juntaba;

y el cielo contemplaba la osamenta soberbia
lo mismo que una flor abrirse.
Tan fuerte era el hedor que creíste que fueras
sobre la hierba a desmayarte.

Los insectos zumbaban sobre este vientre pútrido,
del que salían negras tropas
de larvas, que a lo largo de estos vivos jirones
-espeso líquido- fluían.

Todo igual que una ola subía o descendía,
o en burbujas se remontaba;
diríase que el cuerpo, de un vago soplo hinchado
multiplicándose vivía.

Prodigaba a este mundo una música extraña,
cual viento y cual agua corriente,
o el grano que en su arnero con movimiento rítmico
un cribador mueve y agita.

Las formas se borraban y no eran más que un sueño,
un bosquejo lento en llegar,
en la tela olvidada, y que acaba el artista
únicamente por el recuerdo.

Detrás de los roquedos una perra nerviosa
como irritada nos miraba,
esperando coger nuevamente el pedazo
del esqueleto que dejó.

-¡Y serás sin embargo igual que esta inmundicia,
igual que esta horrible infección,
tú, mi pasión y mi ángel, la estrella de mis ojos,
y el sol de mi naturaleza!

¡Sí! Así serás, oh reina de las gracias, después
de los últimos sacramentos,
cuando a enmohecerte vayas bajo hierbas y flores
en medio de las osamentas.

¡Entonces, oh mi hermosa, le dirás al gusano
que con besos te comerá,
que he guardado la esencia y la forma divina
de mis amores descompuestos!

II

L'ALBATROS

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

II

EL ALBATROS

Por divertirse, a veces, los marineros cogen
algún albatros, vastos pájaros de los mares,
que siguen, indolentes compañeros de ruta,
la nave que en amargos abismos se desliza.

Apenas los colocan en cubierta, esos reyes
del azul, desdichados y avergonzados, dejan
sus grandes alas blancas, desconsoladamente,
arrastrar como remos colgando del costado.

¡Aquel viajero alado qué torpe es y qué débil!
¡El, tan bello hace poco, qué risible y qué feo!
¡Uno con una pipa le golpea en el pico,
cojo el otro, al tullido que antes volaba, imita!

Se parece el Poeta al señor de las nubes
que ríe del arquero y habita en la tormenta;
exiliado en la tierra, en medio de abucheos,
caminar no le dejan sus alas de gigante.

III

ÉLEVATION

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillones gaiement l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides;
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élancer vers les champs lumineux et sereins;

Celui dont les penses, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
- Qui plane sur la vie, et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes!

III

ELEVACIÓN

Por sobre los estanques, por sobre las montañas,
los valles y los bosques, las nubes y los mares,
y más allá del sol, del éter, más allá
de los confines de las esferas de estrellas,

ágilmente te mueves, oh, tú, espíritu mío,
y cual buen nadador extasiado en las ondas,
tú alegremente surcas la inmensidad profunda
con voluptuosidad inefable y viril.

Vuela lejos, muy lejos, de estos miasmas mórbidos,
vete a purificar en el aire más alto,
y bebe, como un puro y divino licor,
ese fuego que colma los límpidos espacios.

Detrás de los hastíos y los vastos pesares
que cargan con su peso la brumosa existencia,

feliz aquél que puede con vigorosas alas
lanzarse hacia los campos luminosos, serenos;

y cuyos pensamientos, tal las alondras, hacia
los matinales cielos un vuelo libre emprenden.
¡Que sobre el ser se cierne, y sin esfuerzo sabe
la lengua de las flores y de las cosas mudas!